

## ON S'ABONNE,

A LYON : rue de la Préfecture, n. 6, où les lettres et l'argent doivent être adressés francs de port.

Chez M. Baron, libraire, rue Clermont, et M. Chambet fils, libraire, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18, et chez tous les directeurs des postes.



Si je pique, j'attache.

# L'ÉPÉE



Journal Industriel, Littéraire et des Théâtres.

## PRIX DE L'ABONNEMENT

Payable d'avance.

Pour 3 mois, 6 fr.; pour 6 mois, 11 fr.; pour l'année, 20 fr.

Pour les départemens, 1 fr. de plus par trimestre.

Ce Journal paraît le jeudi et le dimanche.

Le prix d'insertion d'annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.

## Chronique théâtrale.

L'année a fini par des ovations; bouquets, couronnes, lauriers, vers et prose, rien n'y a manqué. Qu'il y ait eu plus ou moins de spontanéité dans ces hommages, qu'ils aient été préparés par des mains et des cœurs d'amis, c'est une question qui nous est tout-à-fait indifférente, à nous qui n'avons recueilli que l'expression approbatrice du public. Historien impartial, nous laisserons le champ libre aux interprétations particulières.

Au Grand-Théâtre, M<sup>me</sup> Vadé-Bibre, dans le rôle d'*Esfe* de la *Prison d'Edimbourg*, a reçu les premiers bouquets et la première couronne; le public en a pris occasion pour applaudir l'incontestable talent de l'actrice qui a joué devant lui d'une manière remarquable dans le *Pré aux Clercs*, *Tancrède*, la *Pie voleuse*, *Robert le Diable*, et surtout dans *Lestocq*, où le rôle d'*Elisabeth* est son triomphe, comme celui de *Sarha* dans la *Prison d'Edimbourg* est le triomphe de M<sup>me</sup> Dérancourt. La seconde couronne a été pour Gustave Blès dont la belle voix a produit tant d'effet dans le rôle de *Bertram* de *Robert le Diable*. Ces hommages ayant surtout pour but de représenter des adieux, des sujets inférieurs en talents à ceux que nous venons de citer, avaient droit à cette expression de bienveillance et d'estime; ainsi, Becquet, dont nous avons souvent signalé le beau timbre et les bonnes dispositions, a vu tomber une couronne à ses pieds, sa modes-

tie s'est refusée à l'accepter, et quelques instans après, son esprit lui en a fait faire un usage aussi délicat que juste. Lorsque *Sarha* la folle est conduite dans la prison dont il est le concierge, il lui reproche ses méfaits et ses larcins; puis tout-à-coup ramassant la couronne restée à terre, il la lui présente, en s'écriant : *Tu ne voleras pas celle-là* : cet à propos tout-à-fait dans l'esprit et dans la couleur du rôle de Becquet, a été avidement saisi par le public; une salve générale d'applaudissemens a salué à la fois l'émotion de M<sup>me</sup> Dérancourt et le procédé généreux de Becquet.

On a senti que le talent tout délicat et tout ingénieux de la charmante M<sup>me</sup> Chambéry, méritait un honneur direct et tout spécial, aussi a-t-on attendu de la voir dans la *Médecine sans Médecin*, où elle jouait encore, malgré la longueur de sa tâche dans la *Prison*; le public a sanctionné cet adieu par ses bravos, comme il l'avait fait pour les autres artistes.

Au Gymnase, mêmes hommages, mais plus bruyants, car là, la salle était comble. Rousseau jouait dans trois pièces, c'était un triple adieu, c'était aussi un triple et dernier succès, car cet acteur a rendu avec beaucoup de talent les trois rôles différens dans lesquels il a paru. Après avoir reçu les manifestations non équivoques des regrets d'un public qui l'a toujours estimé, il a été rappelé après la chute du rideau pour venir recevoir les adieux expressifs du parterre. Henry a eu sa part de fleurs et de bravos, et il le méritait par la manière dont il a

joué dans *les Duels* et dans la pièce nouvelle *Être aimé ou Mourir*.

Dans l'expression de ses regrets à ceux qui partaient, le public a confondu la manifestation de sa joie en faveur de ceux qui restent. Une couronne a été jetée à M<sup>me</sup> Herd-liska, des vers accompagnaient l'hommage dont ils doublaient le prix, Danguin en a fait la lecture au milieu des applaudissemens. Historien fidèle, nous les transcrivons ici :

Herliska, sous ton apanage  
S'unissent graces et talens ;  
Tu nous charmes par tes accens ,  
Plaire sans art est ton partage.

Momus t'accorde ses faveurs ,  
Ta gaité commande le rire...  
Et nos yeux se mouillent de pleurs ,  
Quand ta voix qui sait si bien dire ,  
D'émoi fait tressaillir les cœurs.

Le goût, par ma voix t'y convie ,  
Reste ; notre scène embellie ,  
De toi craignait un abandon ;  
On te devait une couronne ;  
Dans le public il n'est personne ,  
Qui ne voulût y placer un fleuron.

M<sup>lle</sup> Henriette Baudouin méritait bien un bouquet, ne serait-ce que pour son rôle de page de Bassompierre, elle en a eu un, c'était justice bien moins que galanterie ; au surplus, selon nous, ces ovations étaient toutes plus ou moins justifiées par le zèle ou le talent dont les différens artistes couronnés ou félicités ont fait preuve pendant l'année théâtrale. Cette expression de bienveillance du public à la fin d'une année et sous la forme d'adieux, a quelque chose d'honorable pour les artistes qui en sont l'objet, c'est comme une fête de famille, on passe l'exagération de la forme en faveur de la sincérité du motif. Nous regrettons seulement qu'on ait attendu le dernier jour de l'année, les représentations de ce jour-là ne réunissaient pas tous les artistes ayant des droits à d'aussi justes hommages, ainsi, au Grand-Théâtre, M<sup>me</sup> Valéry, M<sup>me</sup> Meynier et M<sup>me</sup> Boulanger sont parties sans recevoir les adieux d'un public qui les a tant applaudies ; on peut en dire autant de Martin, premier danseur, si justement aimé et admiré de tous, par son caractère et son gracieux talent. Au Gymnase, Chambéry qui a joué trop rarement mais qui a été apprécié à juste titre. Une seule exception a eu lieu pour les absens ; elle a été en faveur de Kimes, mais aussi, il faut le dire, elle venait de la part de cette portion du parterre où se trouve le peuple. Le peuple a la mémoire du cœur, Kimes lui a retracé le mieux son allure et sa rondeur ; aussi l'hommage était-il tout à-la-fois en rapport avec le talent de l'acteur et le sentiment de celui qui l'offrait ; un bon gros bouquet de fleurs naturelles avec un billet ainsi conçu : A KIMES, *salût quaurdiellament qoïqil ne jout pas qil parraice cé notre mëlleur qomige*. Et

plus bas entre deux parenthèses : (*A M. Provence salût... Mais il me la péra.*) Cette menace n'a rien d'effrayant pour M. Provence, le partisan, sans oublier son favori, applaudira le successeur de Kimes, et M. Provence payera.

## Correspondance ennuyeuse du Papillon et de l'Épingle.

DE LA MÊME AU MÊME.

J'ai dit ennuyeuse et je ne m'en dédis pas, mon ancien ; vous avez beaucoup d'esprit, cela est connu grace à la caricature qui vous en a octroyé un tonneau *deuxième qualité* ; mais vraiment lorsque vous lâchez la bonde, comme dans votre honorée dernière, c'est à en démettre les mâchoires les plus robustes, celles d'Estagel seules pourraient y tenir, vous savez?... *La sympathie est le lien des ames*, parole d'honneur, vous écrivez pour les ames d'Estagel. Cependant eu égard à votre qualité d'ancien, je veux bien vous répondre encore aujourd'hui. Et d'abord, mon respectable et spirituel ami, je vous dirai que je n'ai rien trouvé de plaisant dans vos quelques phrases à propos du *Lutin* ; je ne sais si votre abonné, les lisant entre deux expectorations, aura reconnu là un peu de cet esprit dont vous assaisonnez les drogues que vous lui faites avaler, mais, pour moi, je persiste dans ma première opinion ; c'est que vous avez voulu faire le docteur avec le *Lutin*, comme vous le faites avec tout le monde ; le *Lutin* qui ne vous connaissait pas, a eu la *spécialité* de vous répondre, et vous trop heureux d'avoir une nouvelle occasion de *doctorer* de rechef, vous avez délayé une nouvelle potion où la dose assommante se trouve doublée. Tout beau, mon ancien, un peu moins de vergogne, en vain vous vous placez à califourchon sur la grammaire, vos ruades n'en sont pas plus orthodoxes.

Quant à ce qui me concerne personnellement, dans votre honorée ; vous le savez, je ne suis pas susceptible, et je me courbe humblement sous la critique de celui qui a pour lui l'expérience de la pâte pectorale et la profondeur digestive de la pastille de Vichy, à vous le droit de faire les épitaphes de mes *traductions allemandes*, de mon *Verre d'eau*, de mon *Lyon vu de St-Just*, etc., etc. Mais pendant que vous serez placé sous l'inspiration du génie tumulaire, faites donc aussi l'épitaphe de ce joli *Chérubin*, mort peut-être pour vous avoir fait vivre ! Vous lui devez bien cela, vos ciseaux rédacteurs ont tant haché les belles boucles de sa chevelure blonde ! vous en avez même tressé un article *du cru* pour le théâtre Joli, en ayant soin cependant de supprimer la phrase dont l'à-propos tombait sur vous comme une épigramme ; adroit *Papillon* ! Allons, mon ancien, vous devez quelque chose à la mémoire de *Chérubin*, ne serait-ce que les félicitations que vous avez reçues des pantins du théâtre mécanique. Je ne vous

parle pas de ce que vous devez à tant d'autres feuilles *la Sylphide*, *le Foyer*, *l'Entracte*, *la Revue*, toutes les revues et tous les journaux possibles, que vous ne citez jamais, sans doute, pour ne pas les compromettre, attention très-délicate, dont vous sauront gré ceux qui se partagent l'inappréciable avantage de composer votre individu; cette collaboration explique pourquoi votre abonné n'est pas encore mort de sa dernière quinte et de votre dernière lettre à moi.

Vous saurez en temps et lieu pourquoi je vous ai placé au mât de *misaine*; vous êtes bien gentil d'avoir approuvé votre place à celui de *Perroquet*: à propos, la *trirème* est lancée, c'était une cérémonie superbe, et long-temps après l'intro-mission du prodigieux navire dans la méditerranée du Jardin des Plantes, on entendait l'onde orgueilleuse répéter *Llac, Llac, Llac* contre les rives de pierre de taille: *Llac* suait votre correspondance, on ne peut être à tout.

Adieu, mon vieux, soignez-vous, on vend de très-bonne flanelle de santé, chez Ancel-Roi, soyez plus calme, et ménagez votre esprit par égard pour votre abonné que la vapeur pourrait asphyxier.

Votre correspondante ennuyée,  
*L'Épingle.*

### Littérature Allemande.

#### FAUST L'ENCHANTEUR, ROMAN PHILOSOPHIQUE,

PAR KLINGER (suite et fin).

Faust était au milieu de son cercle magique. Pour la troisième fois il prononça la terrible formule. Une nuée épaisse remplit tout-à-coup la chambre, et vint s'arrêter contre les bords du cercle. Faust frappa de sa baguette contre terre, et s'écria: « Parais à mes yeux. »

La fumée se dissipa. Faust vit devant lui une grande figure qui se cachait dans un manteau rouge. Le manteau s'ouvrit et Faust vit une figure humaine.

*Faust.* Toujours l'homme! Qui es-tu?

*Leviathan.* Un prince de l'enfer. Je viens, tu m'as appelé.

*Faust.* Pourquoi ce masque? J'ai demandé un démon et non une créature de mon espèce.

*Leviathan.* As-tu cru que je t'apparaîtrais sous cette forme ridicule que nous donne la sottise des hommes? Ou, voudrais-tu me voir sous mes traits infernaux, et mourir à l'instant d'épouvante et d'horreur.

*Faust.* Oui. Du moins j'aurais vu quelque chose de grand.

*Leviathan.* Ton courage me plairait s'il ne me faisait voir combien l'homme est petit, quand il regarde comme une grande pensée, celle de se comparer à l'infini, et de vouloir le mesurer.

*Faust.* A quel degré de l'échelle veux-tu donc que mon esprit s'arrête, quand il aura franchi les premiers?

*Leviathan.* Devant tes yeux; pas plus loin. Mais trêve de vains discours. Que veux-tu de moi?

*Faust.* Te connaître d'abord. Ton nom?

*Leviathan.* Léviathan. Et toi, que demandes-tu?

*Faust.* Démon, apprend à connaître mes désirs et à les satisfaire, avant même qu'ils soient devenus volonté.

*Leviathan.* Eh bien! ton ame indignée des bornes de la nature humaine, voudrait les franchir. Satan m'envoie vers toi.

*Faust.* Pour me servir et m'obéir.

*Leviathan.* J'en serai bien payé. Les démons comme les hommes ne font rien sans récompense.

*Faust.* Quelle sera la tienne?

*Leviathan.* De te rendre semblable à moi, si tu as assez de forces.

*Faust.* Tu me connais mal. Crois-tu que je n'aie pas fait le pas le plus difficile en rompant les liens qui me retenaient dans le cercle ordinaire de la vie. Regarde-moi. Lis dans mon ame et réponds. Faust étendit une main vers le ciel et l'autre vers la terre.

*Leviathan.* Audacieux, je te comprends, et tu me fais frémir.

*Faust.* Misérable génie, réponds: je suis à toi, ou à celui.... Car mon sort dépend encore de moi.

*Leviathan.* Non, tu es entré dans le cercle fatal: tu m'as vu, il n'est plus temps de reculer.

*Faust.* Pour la troisième fois, je te somme de répondre. Ecarte le rideau qui me cache le monde et les esprits. Je veux connaître la destination de l'homme, la cause du mal moral sur la terre. Je veux savoir pourquoi le juste souffre, pendant que le coupable triomphe. Pourquoi il faut que nous achetions un moment de plaisir par des années de peine et de souffrances. Montre-moi l'origine des choses, les causes physiques et morales. Rends-moi concevable l'auteur de tout ce qui est. Crois-tu que je t'ai appelé pour me donner de l'or et des femmes? — Tu hésites?... Ai-je plus de courage que toi, démon de l'enfer, ou n'es-tu qu'une faible créature, comme moi.

*Leviathan.* Tu n'as pas senti comme moi la vengeance du Tout-Puissant. Si tu pouvais seulement en concevoir l'idée.... Mais pourquoi ne t'es-tu pas adressé à ton auteur?

*Faust.* Je l'ai fait, et en vain. Je lui ai demandé la lumière, il a gardé le silence. Je lui ai adressé des cris de désespoir. Il a gardé le silence. La prière, ni le murmure ne peuvent rien sur un être qui semble nous avoir donné pour seules lois, l'obéissance et l'esclavage, dans les tourmens et les ténèbres. La raison est le plus cruel de ses présens. Pourquoi nous donner un flambeau qui ne produit que de la fumée? Je veux qu'il me donne la lumière, dût cette lumière me brûler.

*Leviathan.* Insatiable Faust. Sache que la nature des démons est bornée aussi, depuis leur chute. Ils ont perdu la connaissance de ces merveilles qui sont réservées pour les esprits célestes.

*Faust.* Je ne te crois pas. Tu veux me tromper.

*Léviathan.* Insensé ! Je voudrais pour te punir te peindre l'éclat de ce que tu as perdu volontairement, et t'abandonner ensuite à ton désespoir. Mais, quand je saurais plus que je ne sais, comment puis-je avec une bouche corporelle faire entendre à une oreille humaine, ce qui n'est concevable que pour un esprit immatériel ?

*Faust.* Eh bien ! sois esprit. Ote ton masque.

*Léviathan.* Me comprendras-tu alors ?

*Faust.* Je veux te voir comme esprit.

*Léviathan.* J'obéis. Je serai et je ne serai pas pour toi. Je parlerai et tu ne me comprendras pas.

A ces mots Léviathan devint une flamme ardente et disparut.

*Faust.* Maintenant, parle.

Un souffle léger, semblable au zéphir qui coule doucement sur les prairies, vint murmurer autour du front et des oreilles de Faust. Ce zéphir devint un vent impétueux, un tonnerre roulant ; la terre sembla s'ébranler avec un fracas horrible. Faust tomba évanoui, et revint péniblement à lui.

*Faust.* C'est donc là le langage des esprits ! Ainsi, je suis trompé. Il faut que je continue à ramper dans les ténèbres. Ainsi, j'ai vendu mon âme pour de l'or et des femmes ! Car voilà tout ce que tu peux me donner. Malheureux que je suis ! J'espérais apparaître à l'univers aveuglé, comme un astre de lumière. La fière pensée d'être le plus grand des hommes n'était qu'un songe ! Il faut que je reste, comme tous les autres, lié au joug de fer du destin.

*Léviathan sous sa première forme.* Me voici. J'ai parlé, tu ne m'as pas compris. Retire ton esprit de l'infini, et ne t'attache qu'à ce que tu peux concevoir. Tu voulais entendre la voix des esprits, ton faible corps n'a pu la soutenir.

*Faust.* Achève ton ouvrage, être infernal ; montre-moi le but moral de l'homme, comment il se rend digne de l'éternité, et semblable aux esprits éternels.

*Léviathan.* Je vais te conduire sur la scène du monde ; te montrer le cœur de l'homme dans toute sa nudité.

*Faust.* Allons, je vais me distraire par les jouissances et le changement. Jusqu'ici je n'ai eu pour cercle de mes observations que son propre cœur. Je veux voir les hommes et te forcer toi-même à croire à la vertu. C'est cette croyance seule qui jusqu'à ce jour adoucissait l'horreur de mon sort.

*Léviathan.* Si tu parviens à me persuader, je consens à rompre l'engagement qui va te lier à l'enfer. Parcourons tous les rangs de la société humaine. Commençons par tes égaux ; nous monterons ensuite jusqu'au trône. Les trésors de la terre sont à toi ; je suis sous ta puissance. Tu n'as qu'à souhaiter.

*Faust.* C'est quelque chose.

*Léviathan.* Quelque chose, seulement ? — Tu pourras me forcer à l'exécution de ce que tu croiras bon et noble. Les

suites seront ta récompense. Es-tu content ? Sors de ton cercle. Toutes tes heures seront marquées par des plaisirs. Je te présenterai sans cesse une coupe inépuisable de délices. Tu compterais plutôt les grains de sable de la mer, que les voluptés que je te prépare. Choisis donc entre moi, et la misère et le mépris.

*Faust.* La rage du lion brûle dans mon cœur. Dussé-je de ce pas tomber dans l'enfer, je sors des bornes de l'humanité. (*Il s'élance hors du cercle.*) Je suis ton maître.

*Léviathan.* Je m'humilie aux pieds du plus grand des hommes. »

Klinger aurait dû énoncer plus clairement la grande idée de l'ancien *Faust*. Le démon lui promet de ne s'emparer de son âme, que lorsque Faust lui-même le voudra. Faust après avoir parcouru la terre voit les hommes sous un jour si odieux, qu'il préfère aller dans les enfers.

Dans l'ancien roman, *Faust* n'est que spectateur ; dans le nouveau, il est acteur. Les suites terribles de ses actions dont il croit les unes bonnes, et les autres peu coupables, contribuent à le réduire au désespoir.

C... Z.

#### LES HONORABLES BÊTES.

Qui croirait qu'au Japon les singes sont honorés comme des divinités ? ils y ont une superbe pagode qui leur est particulièrement consacrée. Un gros singe est placé dans l'endroit le plus apparent du temple, et une multitude de singes répandus de tous côtés, mais occupant un lieu plus bas, forment sa cour. Chaque jour les idoles reçoivent de nouvelles offrandes, et l'encens fume continuellement devant elles. On dirait que les Japonais attribuent à ces animaux si semblables aux hommes une âme humaine. Au reste, tous les animaux adorés par les nations idolâtres étaient autrefois, et sont encore sans doute aujourd'hui des emblèmes. Le cerf est respecté au Japon, et il n'est pas permis de le tuer ; les chiens y sont nourris aux dépens des habitants de chaque ville, et on les soigne dans leurs infirmités ; s'ils meurent, on doit les enterrer sur une montagne. Enfin, les bonzes tiennent toutes sortes de bêtes dans un grand parc, et par dévotion pourvoient à leur subsistance.

## ANNONCES.

### RESTAURANT.

GRANDE RUE MERCIÈRE, N° 56, AU FOND DE L'ALLÉE.

On sert à toute heure à la carte et au prix fixe : dîner à un franc vingt centimes, composé de potage, trois plats, dessert, demi-bouteille, pain, et à un franc cinquante centimes, la bouteille entière ; déjeuner à quatre-vingt-dix centimes, composé de potage, deux plats, demi-bouteille et pain. On loue des chambres garnies au jour et au mois ; on donne des cabinets aux sociétés qui veulent être séparées, et on reçoit des pensionnaires.